

Manifestation du 8 mars : à Paris, une «résistance féministe» contre l'instrumentalisation de l'extrême droite

Marlène Thomas Decreusefond, photos Cha Gonzalez

Parqués durant plusieurs heures, les identitaires du collectif Némésis ont finalement pu défiler à l'occasion du 8 mars. Traversée par cette crainte de la présence de l'extrême droite, la manifestation parisienne a rassemblé cette année entre 47 000 et 120 000 personnes.

Une manifestation s'observe habituellement par son cortège de tête. La présence de personnalités, associations, les choix militants, banderoles y sont scrutés. En cette journée internationale de lutte pour les droits des femmes, il s'agissait ce samedi 8 mars de la regarder par la fin, d'analyser la riposte militante à une incursion de l'extrême droite. La manifestation, [qui a rassemblé cette année 120 000 personnes à Paris selon les organisateurs](#), 47 000 selon la préfecture (près du double du décompte de l'an dernier), se raconte à rebours. La nuit tombe sur le boulevard Voltaire. Les confettis jonchent le sol, des barricades de poubelles brûlent. Au même moment, le cortège de tête est arrivé autour de 18 h 30 place de la Nation. Durant une heure trente, il s'est arrêté d'avancer. *«Pour l'instant, on ne bouge pas, on veut marquer le coup»*, commentait par téléphone Anne Leclerc du collectif organisateur Grève féministe.

Le déclencheur de cette mise à l'arrêt symbolique : l'entrée dans le défilé [du groupuscule d'extrême droite Némésis](#). Si la [préfecture avait promis de «sécuriser la manifestation»](#), le choix a été fait de ne pas les empêcher de marcher, mais simplement de décaler leur départ. Parqués pendant plusieurs heures dans le square du Temple par les forces de l'ordre, les identitaires s'avancent vers la place de la République, encadrés par plusieurs dizaines de CRS comme le 23 novembre dernier. Ils sont à peine une centaine, le visage souvent masqué, dont un peu plus de moitié sont des hommes. L'eurodéputée Reconquête [Sarah Knafo](#) trône en tête de cortège, tout sourire, avant de s'éclipser.

Deux jeunes lycéennes de 16 ans leur font face. La place a été vidée une vingtaine de minutes plus tôt de toutes les manifestantes, qui y étaient postées pour leur faire face. Les yeux verts d'Elise sont embués de larmes. *«Ça me dégoûte qu'on laisse la parole à des gens comme ça. Ils sont contre nos droits ! Ils devraient être protégés ? On propage la paix, eux la haine.»* Ces spécialistes de l'agit-prop qui avaient promis sur les réseaux sociaux de prendre *«la main sur le 8 mars»* déversent leur haine raciste et xénophobe. *«Libérez-nous de l'immigration», «les violeurs français en prison, les violeurs étrangers dans l'avion»,* scandent-elles. *«C'est pas nazi ça, ça va ?»* provoque l'un d'eux. L'amie d'Elise, Katel brandit : *«Fascistes, racistes, jamais féministes.»*

«On ne doit pas les laisser faire»

Les rangs des féministes et antifas grossissent timidement à mesure de leur avancée, malgré le blocage des forces de l'ordre. *«Tout à l'heure, on nous demandait si c'était une manif contre Némésis ou pour les droits des femmes. On se trompe d'angle. Depuis que je suis arrivée, j'ai peur, ça ne devrait pas se passer comme ça»*, regrette Manon, 25 ans, laissant choir sur le

bitume son carton sur la « *transfiesta* ». Une dizaine de minutes plus tôt, le collectif Nous Vivrons, également parqué dans une autre rue, avait été autorisé à défiler, là encore avec une imposante escorte policière. Sa cofondatrice, Julie Arfi, déplore : *« On n'est ni d'extrême droite, ni d'extrême gauche, on essaie encore de nous associer à Némésis »*, déplore-t-elle. *« On est là pour porter les voix des victimes de violences en Israël »*, poursuit-elle, en citant les attaques terroristes du Hamas du 7-October, mais aussi la jeune fille de 12 ans [ayant subi un viol à caractère antisémite](#) à Courbevoie l'an dernier.

Paillettes violettes sur la joue, Carole, travailleuse sociale de 38 ans, est revenue faire face aux identitaires de Némésis. *« L'extrême droite essaie de s'infiltrer partout dans la société, y compris dans nos espaces féministes. On ne doit pas les laisser faire. »* Dans une nauséabonde tentative de récupération, la banderole du groupuscule va même jusqu'à afficher le visage de Gisèle Pelicot, aux côtés de celui de Lola ou encore de Philippine.

«Age de pierre»

[Gisèle Pelicot, devenue, par son choix crucial de lever le huis clos](#) lors du procès de son ex-conjoint, un symbole mondial de la lutte contre les violences sexuelles, apparaît, comme en novembre, sur de nombreuses pancartes. Mais ce samedi, de nombreuses femmes partagent leur angoisse face à une bascule réactionnaire internationale, à laquelle la France n'échappe pas. Camille, étudiante de 22 ans, a dessiné un coup de poing dans le visage de Donald Trump. *« J'ai peur tous les jours de voir dans les médias ce qu'il se passe dans le monde, notamment aux Etats-Unis. Aucun de nos droits n'est acquis, quand on voit que dans un pays aussi important on peut revenir à l'âge de pierre. »* Malgré sa crainte de rencontrer dans les manif *« des personnes là pour abîmer des gens »*, la *« cause est plus importante »*. Victime d'un viol collectif dans les transports en commun, ce n'est qu'en manifestation féministe que Camille a réussi à s'accommoder de nouveau à la foule. *« S'il se passe quelque chose, je sais qu'on sera 10 000 à réagir »*, sourit-elle.

[Cet article est paru dans Libération \(site web\)](#)